

lurent adressées, dont il se moqua, car pas un n'eût osé les exécuter, tant l'homme était énergique, brave et robuste.

Malgré la conscience d'avoir loyalement fait son devoir qui aurait dû le soutenir, Cardoze finit par se laisser de cette haine persistante qui grinçait autour de lui, il devint sombre et son caractère s'aigrit, surtout quand, après la mort de sa femme, il vit les enfants du pays, excités par les parents, rendre victime de leurs persécutions la petite fille qui le consolait de son voyage.

Il vécut donc seul, tout entier à sa fille qui grandit dans l'isolement, en vrai sauvage... mais aussi en bien jolie sauvage, car il était difficile de trouver plus magnifique créature que cette fille de seize ans, âge qu'elle avait atteint quand M. de Valnac mourut.

Grande, vigoureuse, d'une richesse de formes à faire damner les vieillards, elle tenait de son père l'audace et l'énergie. Sous ce beau visage calme, sous cette allure tranquille que lui avait donné la solitude de sa jeunesse, dormait une lave qui se soulèverait à la première secousse. En regardant ses grands yeux noirs et profonds, on devinait qu'à l'heure voulue ils s'allumeraient tout ardents de passion ou de fureur.

Du même âge que Mlle Berthe de Valnac, la Cardoze, comme on l'appelait dans le pays, offrait avec sa jeune maîtresse le plus complet contraste. L'une était la force et la forme dans tout ce que la plastique peut exiger de plus parfait. L'autre était la beauté et la grâce rêvées du poète. Celle-ci faisait battre le cœur ; celle-là incendiait les sens.

Si triste que fût sa vie, Jacques Cardoze se trouvait encore heureux. L'amour de sa fille et le dévouement qu'il portait à son maître suffisaient à remplir son existence.

La mort de M. de Valnac vint tout changer.

Quand Jacques vit le domaine mis en vente, le coup lui fut rude. Il avait espéré que M. de Jozères, le tuteur, parviendrait, avec quelques sacrifices, à conserver la terre aux derniers des Valnac. De Jozères lui avait bien promis de l'imposer comme garde-chasse au futur acheteur, mais qu'importait à Cardoze la place sous un autre maître.

Enfin la nouvelle lui arriva que le domaine était vendu et que, pendant les pourparlers de cette vente, l'acquéreur, ayant vu Mlle Berthe de Valnac, en était tombé amoureux et qu'il allait l'épouser.

Pour bien comprendre l'effet produit sur Jacques Cardoze par cette nouvelle, il faut se reporter à l'époque de notre histoire, c'est-à-dire en 1818, alors que la haine patriotique était restée vibrante dans certaines provinces contre l'invasion étrangère qui venait à peine d'évacuer la France.

Quand on apprit au garde-chasse que son futur maître s'appelait le comte de Gabrinoff :

— Un Russe ! dit-il en blémissant.

Cette exclamation s'adressait à la nationalité et nullement à la personne même de M. de Gabrinoff, mais elle eut le malheur d'avoir été prononcée devant témoins. La haine générale qui entourait Jacques s'empara donc bien vite du propos pour le dénaturer et l'amplifier méchamment. De bouche en bouche, les deux mots dits par le garde-chasse devinrent bientôt toute une série de menaçantes invectives qui lui furent attribuées.

Ces malveillantes rumeurs parvinrent à l'oreille du procureur du roi, M. de Jozères. Comme magistrat et comme tuteur des enfants de Valnac, il s'émut doublement de ces propos et fit appeler le garde-chasse.

Nouvellement nommé par la Restauration, qui l'avait envoyé au fond de la province, M. de Jozères était, à cette époque, à peine quadragénaire. D'une famille ruinée par la Révolution, le magistrat était un homme bien élevé, aux belles et hautes manières, d'une irréprochable politesse, mais froid, raide et sévère. Nul ne se serait douté que sous cette couche de glace couvait un double et ardent désir : celui de refaire sa fortune disparue et d'être appelé enfin à venir prendre place dans la magistrature de Paris.

Pour atteindre ce dernier but, M. de Jozères espérait en une action d'éclat, en un service rendu à la dynastie établie, ou bien en quelque retentissant procès qui, le signalant à une haute sollicitude, l'arracherait à cette province où il végétait. Quant à la fortune qu'il voulait refaire, trop habile pour agir à l'aventure, il guettait une de ces mystérieuses et, disons le mot, véreuses occasions qui enrichissent les hommes d'un seul coup. Car sous ses allures d'intègre prohibé se cachait un être avide et corrompu qui, à l'audace de profiter du cas attendu, joignait toute la prudence voulue pour s'être d'abord assuré la plus complète impunité.

Quand M. de Valnac l'avait nommé son exécuteur-testamentaire et le protecteur de ses enfants, de Jozères avait tout de suite étudié bien à fond l'héritage pour voir s'il valait la peine de l'accaparer en épousant la fille.

— Rien à faire ! avait-il pensé en constatant les nombreuses dettes qui absorbaient la presque totalité de la succession.

Lors des pourparlers, en sa qualité de tuteur, avec le comte de Gabrinoff pour l'acquisition de la terre de Valnac, le magistrat avait eu bien vite jaugé le caractère du richissime Russe. Toujours en quête de l'occasion de faire fortune, il s'était dit :

— Qui sait ? peut-être y a-t-il quelque chose à tirer de cet homme. Il est fait, vaniteux, débauché... autant d'atouts dans mon jeu, si je sais m'en servir. Il ne faut lui attacher au pied un boulet qui l'empêche de s'envoler loin de moi.

Et, dans la pensée de M. de Jozères, Mlle de Valnac, avec sa splendide beauté, fut le boulet qui devait fixer sur place M. de Gabrinoff.

Du côté du millionnaire russe, qu'il avait jugé brutalement passionné, de Jozères n'eut aucune crainte d'insuccès. Les irrésistibles charmes de Berthe devaient, à première vue, éveiller cette ardente nature.

Quand à Mlle de Valnac, le procureur du roi se sentait moins certain de triompher. Dans cette magnifique et gracieuse créature, le ciel avait placé une âme sèche et froide. A seize ans qu'elle avait, elle ignorait les confiants et naïfs épanouissements de son âge. Sous ce front si blanc et si jeune s'abritait, précocement mûrie, la raison d'une femme de quarante ans... et surtout d'une femme hardie, tenace et féroce, orgueilleuse de sa race et de son nom.

Et, pourtant, cette nature de marbre s'amollissait jusqu'à la plus délicate tendresse en faveur de son jeune frère, bambin de cinq ans. La mère la plus aimante n'aurait pu inventer toutes les perpétuelles attentions dont Berthe entourait cet enfant.

A toute heure elle était soumise à ses caprices et, sans cesse bonne et souriante, elle souscrivait à chacun de ses désirs à peine formulés. Bien souvent, alors qu'elle surveillait les jeux du petit Francis qui se roulait insouciant devant elle, les yeux de la jeune fille se mouillaient d'une larme brûlante, en même temps qu'elle murmurait à mi-voix :

— Le dernier des Valnac !